



**Pierre
Devriendt**

**Les
Pétrifiées**

Pierre Devriendt

Les Pétrifiés

© Pierre Devriendt, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0340-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Madeleine

« Maintenant je sais. Ce monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde. »

Albert CAMUS (Caligula – Acte I Scène 4)

PROLOGUE

Comme tous les soirs après dîner, les volets étaient clos, les rideaux de velours tirés sur la fraîcheur du dehors. On avait éteint les lampes, allumé le vieux téléviseur.

Rien ne bougeait au salon que les images du petit écran, d'un vert pâle tirant sur le jaunâtre comme au travers de mauvaises lunettes de soleil. Pour le remplacer on attendrait les remises de fin d'année sans trop le régler d'ici là, de peur qu'il ne tombe en panne pour de bon.

Ils allaient peu au cinéma mais, dans la pénombre, l'écran de télévision avait pour eux la même magie que le faisceau du projecteur. Le fondu des images claires et grises, foncées puis colorées ranimait la pièce où ils se tenaient en teintant de bistre et de violacé le contour des fauteuils et leurs silhouettes attentives.

Ils ne rataient jamais l'émission de Jean-Paul Copman deux fois par mois sur la six, « *Et maintenant ?* ». Chaque quinzaine le présentateur-vedette revenait sur des faits divers tragiques, disparitions, meurtres, catastrophes, moins pour ré-évoquer les faits que pour donner la parole à ceux qui restaient. Comment les proches faisaient-ils le deuil des victimes et de leur vie d'avant ? Parvenaient-ils à se reconstruire, au prix de quels efforts ? Entre revivre et survivre, où en étaient-ils à présent ?

Dans le salon calfeutré d'où ils les découvraient, les nouvelles du dehors leur arrivaient comme tous les soirs sans effort, scénarisées et mises en scène. La rue qu'ils habitaient était devenue aussi peu passante que leur vie sans que cela leur pèse pourtant, ils s'y étaient habitués. Les conversations qu'ils n'avaient guère avec les nouveaux voisins ou avec les commerçants du quartier depuis la boboïsation et le supermarché, des émissions comme celle de Copman en tenaient lieu à présent. C'est par elles que leur venaient les révélations, parfois l'effroi aussi comme tout à l'heure, tellement qu'ils se quitteraient pour la nuit sans se dire un mot.

« *Bonsoir mesdames et messieurs, l'émission qui commence est spéciale...* ».

Debout face à ses invités le présentateur jouait la sobriété à en être lugubre, lunettes acier, costume gris, visage grave. Mais son regard rattrapait le tout, naturel et bienveillant, comme ses mains ouvertes qui accueillait.

« Nous recevons ici chaque mois des personnes dont la vie a été saccagée par des psychopathes, des bourreaux. Notre sujet ce soir est également douloureux mais il est différent, nous allons parler des drames de l'indifférence ».

Copman s'interrompit une seconde, détourna les yeux de la caméra et fixa chacun des invités en inclinant légèrement la tête avant de reprendre.

« Celui ou celle qui vous a enlevé votre enfant ou votre conjoint n'était pas un tueur né. Il l'est devenu parce qu'il a pris une décision banale, celle de conduire alors qu'il avait bu, de s'en prendre à un collègue sans mesurer les conséquences, de se taire quand il aurait dû s'interposer ».

La caméra balaya lentement la dizaine de personnes assises tout près, à l'écart du public. Des femmes encore jeunes, certaines lunettes noires sur les yeux, mains croisées sur le ventre, transies de chagrin, les hommes tâchant de se donner une contenance, épaules calées au fond des fauteuils. Souvent les premières savent mieux exprimer la détresse, elles y mêlent moins de colère et de vengeance que leurs compagnons, elles ont bien assez de l'abîme et de l'absurdité. Les hommes sont plus fébriles quand ils se racontent, beaucoup paraissent se cabrer face au destin pour finir par balbutier ce que leurs femmes ont déjà dit en mieux et retomber, impuissants, dans leur fauteuil.

« L'indifférence aux autres vient de l'oubli des vertus humaines, le respect, la modération. Ce qui vous est arrivé en est la preuve terrible et je vous remercie d'être ici ce soir pour nous le rappeler ».

D'un coup elle s'est sentie partir vers l'avant et s'est redressée instinctivement en ouvrant les yeux.

À l'écran une femme au visage cireux raconte son histoire d'une voix étouffée. Sans doute est-ce leur vieux téléviseur qui lui donne cette pâleur blafarde et anémiée. Elle ne sait pas combien de temps elle a dormi, pas loin d'une heure sans doute. Habitée à l'émission, elle se souvient que Copman questionne ses invités en partant de sa gauche, or celle qui parle est assise à l'extrémité opposée de la rangée.

Elle fait semblant de bouger un peu le coussin du fauteuil en se tournant imperceptiblement vers ses voisins, un peu gênée de s'être laissé aller. Elle voudrait leur dire, rire d'elle-même, s'excuser. Elle ne distingue que leurs profils dans le halo verdâtre du poste. À leur absence totale de mouvement elle les sent captivés par ce qu'ils entendent, alors elle n'ose rien.

Le sommeil lui est passé pour un bon moment et ne reviendra pas avant son lit et deux ou trois chapitres du roman languissant qu'elle a commencé la veille. Autant passer la fin de soirée ici avec les autres. Elle se décide donc à fixer son attention sur ce qui est probablement la dernière interview de la soirée.

« J'ai su, après, qu'il avait pris un verre avec son meilleur ami la veille de son suicide. Il lui a tout raconté, comment son chef l'avait traité et comment il lui a mis cette sale affaire sur le dos pour le licencier... À moi il l'a jamais dit. Il vivait en enfer et j'ai rien vu... »

— Je comprends Catherine... Et avez-vous rencontré son chef ensuite, lui avez-vous parlé de tout ça ?

— Non, pas en face à face. On m'a dit que c'est quelqu'un qui aime montrer son pouvoir, qui supporte pas d'avoir tort... il a tout nié, de toute façon aucun des collègues de Philippe n'a osé témoigner contre lui, alors... »

Elle a prononcé les derniers mots en chuchotant presque. Copman fronce les sourcils, porte la main gauche au menton comme s'il hésitait à poursuivre et finit par poser la question que tous ses spectateurs ont en tête.

« Savez-vous s'il travaille toujours dans la même entreprise, s'il est toujours chef de service ? »

L'invitée baisse les yeux, un sourire amer aux lèvres.

« Oui, et je crois même qu'il a eu une promotion... »

Murmures dans le public, un grondement presque, puis le silence absolu, épais comme la fatalité. Copman avance vers elle à la toucher.

« Est-ce que ça va Catherine ? »

Elle se reprend, hoche la tête sans un mot.

« Vous vivez avec Jonathan, le petit garçon que vous avez eu avec Philippe. Il

a huit ans maintenant, comment va-t-il ?

— Comment voulez-vous qu'il aille ? Son papa lui manque tous les jours et quand je le serre dans mes bras, je me déteste. Je me dis que si j'avais posé des questions, si j'étais rentrée un peu plus tôt ce soir-là, si j'étais descendue à la cave, j'aurais pu tout empêcher... ».

Dans le salon elle glisse un regard de coin vers eux. Lui a bougé cette fois, baissé la tête et appuyé son poing fermé contre le front comme s'il se concentrait ou bien qu'il était épuisé.

Elle tâche de faire le vide, fixe longuement le mur du fond où sont les photos de famille qu'on ne voit pas mais qu'elle devine dans le noir.

CHAPITRE 1

Quinze heures, un dimanche d'octobre finissant. Depuis le matin il pleuvait sans discontinuer, une pluie drue et grise qui martelait les terrasses de zinc et moussait en déferlant des toits. Alliasse marchait à grandes enjambées en rasant les façades de briques, la tête dans les épaules et la main crispée sur son parapluie. À condition de rester au sec, chaussures étanches et col d'imper bien serré, le déluge n'était pas pour lui déplaire. Ce qu'il aimait justement, c'était le ruissellement, l'indistinct des murs sang-de-bœuf qu'il longeait et la solitude aussi. L'eau chasse les promeneurs et lave les façades, comme la vague le rocher. Mais alors qu'en mer chaque rocher a sa forme bien à lui que les pêcheurs repèrent même par gros temps, la pluie des villes efface le minéral, les maisons comme tout le reste. De crainte de se mouiller on ne lève plus la tête pour saisir la vitrine ou le porche qu'on aime d'habitude, on raccourcit le regard devant soi pour éviter les flaques, on s'écarte à l'approche d'un véhicule ou du parapluie d'un des rares qu'on croise, en somme on vit plus petit. Une journée de pluie ne fait pas qu'éteindre les couleurs de la ville et noyer les bruits, elle rétrécit pour un moment ceux qui y vivent et n'ont qu'une hâte, se mettre à l'abri.

C'est ce qu'Alliasse ferait dans quelques minutes, s'abriter deux heures chez les Cordonnier qui l'avaient invité à prendre le café.

En pensant à la tiédeur du salon qui l'attendait, il tourna le coin de la rue Volbout où ils habitaient quand une goutte froide lui coula soudain sur la nuque entre peau et chemise. À l'instant cette chose infime dissipa toute sa quiétude et ce fut l'inconfort qui prit la place, immédiatement. Le même que lorsqu'il attendait ses clients au petit matin ou tard le soir par tous les temps, dans les courants d'air d'une gare ou d'un parking de centre d'affaire. Et comme il s'y attendait, avec la sensation du froid sur le cou lui vint aussitôt celle de sa sueur, de la chemise que la transpiration lui collait au dos après ses vingt minutes de marche à bonne allure.

Décidément le tranquille ordinaire ne tient qu'à un fil, la voiture qu'on aurait bien fait de garer la veille devant chez soi ou le col d'imper qui devrait tenir bon.